

Paul Gouin

**Feux meurtriers
à Nouméa**

Du même auteur :

Le sang des roses noires
Océan de rêves

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1684-8

© Paul Gouin

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des faits réels ou des personnes existantes ne pourrait être que fortuite.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Tout est normal ce matin-là dans le service de traumatologie de l'hôpital la Pitié-Salpêtrière. Il est 6 h 30, Paris se réveille. La nuit a été calme, ce qui est inhabituel. Julie Têroux reprend son service, après trois jours de repos bien mérité. Sur les cinq patients dont elle est responsable, l'un d'eux l'intrigue plus que les autres, Jocelyn Andrieux, un inspecteur de police de 39 ans, originaire de Nouméa en Nouvelle-Calédonie. Il a été transféré en France dans le service de Julie après un grave accident de la route, il y aura bientôt deux ans. Plongé dans un profond coma, ses signes vitaux sont cependant tout à fait normaux. Il est une énigme pour les médecins.

– Bonjour Anne, comment se sont passés tes quelques jours de repos ? demande Julie à sa collègue et amie qui vient d'arriver.

– Très bien. Les enfants étaient ravis que je passe trois jours avec eux. Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Claude et moi les avons emmenés à Walt Disney. Tu aurais dû voir leurs têtes ! Ils vont s'en souvenir longtemps. Et toi Julie, qu'as-tu fait de ces trois beaux jours ?

Anne attend la réponse qui ne vient pas, elle regarde Julie qui se met à pleurer. Anne la prend dans ses bras.

– Ça ne va toujours pas avec Armand ?

– Non. Il m'a avoué qu'il avait revu cette fille malgré la promesse qu'il m'avait faite. Je lui ai pardonné la première fois, mais là, je n'en peux plus, je suis à bout de ressources et de nerfs.

– Et que comptes-tu faire ?

– Je n'ai pas beaucoup de choix pour le bien-être de mes enfants et le mien, et surtout pour mon travail, où je sens que je ne suis pas à cent pour cent ; je vais demander le divorce et lui dire qu'il doit quitter la maison.

Concentrées dans leur discussion, elles ne voient pas le moniteur cardiaque de la chambre cinq s'agiter ; le bip, bip les fait sursauter. Julie dépose le café qu'elle vient de se servir et se précipite dans la chambre. Elle regarde, rien n'a changé ; Jocelyn Andrieux est toujours couché, il n'a pas bougé d'un centimètre.

Elle lui prend le poignet et trouve son pouls normal, comme depuis de nombreuses semaines. Elle glisse sa main le long du poignet puis dans la main, arrivé au bout des doigts elle sent une pression sur son index et le majeur.

– Non mais... je rêve.

Elle refait le geste plusieurs fois. À chaque fois, la pression devient plus insistante.

– Attends, je vais voir si ça marche avec moi, dit Anne qui l'a suivie.

Elle glisse sa main dans celle du patient, mais rien ne se produit. Elle refait le geste deux, trois fois, rien.

– Attend, je vais recommencer, dit Julie.

Elle refait le geste, la pression se fait encore plus insistante.

– J'appelle le docteur Veilleux, il ne doit pas être loin, je l'ai aperçu quand je suis arrivé.

Julie se dirige au bureau des infirmières qui se trouve au centre du service, appelle par l'interphone le docteur Veilleux en urgence. À peine deux minutes plus tard, le médecin arrive, essoufflé.

– Que se passe-t-il, mesdames, vous m'avez l'air bien excitées, même après ces trois jours de repos ?

– Docteur, je pense que notre patient est en train de se réveiller, lui indique Julie.

– Allons voir cela de plus près.

Le moniteur cardiaque fait des soubresauts.

– Oh ! Oh ! Je crois en effet que notre patient a fini sa sieste, dit le docteur Veilleux avec un petit sourire en direction de Julie.

L’infirmière s’est confiée à lui plusieurs fois, alors qu’elle était dans la peine, et il l’a réconfortée. Il ne la laisse pas indifférente. Sans vouloir se l’avouer, elle aimerait parfois, pour oublier tous ses soucis, se réfugier dans les bras de ce grand gaillard de 35 ans de 1,80 mètre, à la chevelure noir corbeau et aux yeux d’un bleu profond comme la mer. Mais pour l’instant, il la tire de sa rêverie.

– Julie... pardon madame Térroux, voudriez-vous me prêter votre stéthoscope, je suis parti si vite de mon bureau que j’ai oublié le mien. Sans rien dire, elle lui tend le sien ; la main du docteur effleure la sienne, ce qui ne passe pas inaperçu aux yeux d’Anne. Il examine le patient tout en faisant ses commentaires.

– Tout est parfait, je pense qu’il va se réveiller doucement ; gardez un œil sur lui, s’il y a du nouveau, appelez-moi, je suis de service ici toute la journée.

Il tourne les talons, non sans avoir gratifié Julie d’un grand et beau sourire en lui rendant son stéthoscope. Anne la prend par le bras et l’entraîne hors de la chambre.

– Viens, ma rêveuse. Nous allons finir par le boire ce café. Elles arrivent dans leur salle de repos qui leur sert aussi de cuisinette.

– Anne...j’ai une question pour toi ?

– Oui, vas-y, je t’écoute.

– Quand tu m’as prise par le bras, tu m’as bien dit, vient ma rêveuse ?

– Oui et alors ?

– Alors, dis-moi pourquoi ?

– Julie, tu es une amie, ça fait quelques années que l’on

se connaît, tu ne me la feras pas à moi. Je sais que tu en pincas pour ce beau docteur Veilleux. J'ai surpris vos regards et votre jeu de mains, ça ne trompe pas. Profites-en, il n'est pas marié, je n'ai pas vu d'alliance à son doigt.

– Il est divorcé depuis près de dix mois, lui apprend Julie.

– Ah ! Tu vois qu'il ne te laisse pas indifférent.

Julie rougit légèrement. Elle éprouve une petite gêne à avouer à son amie qu'elle n'a pas tort.

L'alarme du moniteur cardiaque de la chambre cinq lui sauve la mise. Elle s'y précipite, suivie de près par Anne. Le moniteur fait des bonds comme dans les montagnes russes. La main gauche se pose sur sa poitrine quelques secondes puis retombe sur le côté, ses yeux s'ouvrent et se ferment comme des clignotants de voiture.

– Anne, appelle le docteur vite ! Julie prend la main du patient pour le calmer, elle sent une pression si forte que des larmes lui montent aux yeux, le docteur Veilleux entre dans la chambre.

– Mesdames, à ce que je vois, vous ne pouvez plus vous passer de moi, toujours avec son petit sourire dirigé vers Julie qui baisse la tête.

– Je pense que notre patient va se réveiller plus tôt que prévu, dit Julie.

Les yeux du malade sont ouverts et fixes ; sa main droite tient toujours celle de Julie comme une bouée de sauvetage qui semble vouloir dire *ne me lâche pas, sinon je suis perdu*. Elle essaie de retirer sa main, mais il la tient fermement ; cette fois les yeux regardent le docteur Veilleux, puis Julie, le docteur lui pose la main sur le front.

– Tout va bien, monsieur Andrieux, lui murmure-t-il lentement. Vous vous réveillez doucement et nous sommes

là pour vous aider.

Ces mots ont un effet calmant, la pression se relâche et Julie peut enfin retirer sa main dont les bouts de doigts étaient devenus blancs. Des sons commencent à sortir de sa bouche, son regard est plus insistant.

2

Une semaine s'est écoulée. *Je trouve le réveil difficile, pense Jocelyn Andrieux. Je réussis à ouvrir les yeux. Une femme blonde me regarde, elle me sourit, je vois ses lèvres bouger, elle me dit des mots que je n'entends presque pas. Une autre personne, un homme se penche sur moi avec une barbe d'une semaine ; lui aussi me dit des mots que je ne comprends pas, je perçois seulement un ronronnement. Enfin, après mille efforts, j'aperçois une autre femme, cette fois brune, elle aussi me sourit ; elle me fait penser à ma femme Camille.*

Je regarde à deux fois, non ce n'est pas elle, je vois le poilu m'injecter un liquide dans l'un des tuyaux placés sur ma main gauche, à peine quelques secondes et je sens mes paupières s'alourdir, je veux les garder ouvertes, mais peine perdue.

– Je pense qu'il vient de faire de gros efforts, nous allons le laisser se reposer. Je reviens en début d'après-midi, informe le médecin.

Après huit jours d'efforts, je réussis à ouvrir les yeux à nouveau et tourne la tête de droite à gauche... personne, je suis seul ; la panique me prend, j'essaie de crier, mais des sons inaudibles sortent de ma bouche. La dame blonde arrive, sans doute alertée par le moniteur cardiaque. J'agite les mains et la regarde fixement.

– Monsieur Andrieux, bonjour, vous voilà enfin réveillé ! Comment vous sentez-vous ?

Je me mets à lui parler, mais à son regard, je vois qu'elle ne comprend pas.

– Plus lentement, je ne vous comprends pas.

Je lui fais signe que je veux écrire.

– Vous voulez écrire ?

Je lui fais oui de la tête.

– Je vais vous chercher un bloc-notes et un crayon. Restez là.

Où veut-elle que je parte ? Me chercher un café ? Ça me ferait le plus grand bien, pendant que je me pose toutes ces questions. Elle revient, me tend un carnet et un crayon. Elle est suivie de près par le poilu et la jeune femme brune que j'avais prise pour Camille. Mais Camille... Où es-tu ?

Je commence à écrire. Mon écriture a l'allure de celle d'un enfant. Elle part de gauche à droite, en commençant au milieu de la page, pour aller se perdre en haut dans le coin droit, je ne suis pas sûr qu'ils vont réussir à déchiffrer ces pattes de mouche.

La jeune femme blonde me prend des mains le carnet et le crayon, tout en regardant, elle passe sa main dans ses cheveux en faisant de gros yeux, elle passe le carnet à la femme brune puis au docteur, tous les trois me regardent comme s'ils venaient de voir un extraterrestre, les yeux presque sortis des leurs orbites.

L'infirmière blonde reprend le carnet et se met à écrire, puis me tend le carnet.

Il est écrit : je pense, que vous voulez savoir ce que vous faites ici ? Et depuis combien de temps vous vous trouvez avec nous ?

Je lui réponds de mon écriture la plus appliquée possible : Vous pouvez me le dire plutôt que de me l'écrire, je ne suis pas sourd.

L'infirmière passe le carnet au docteur en riant. Après l'avoir lu, il éclate de rire avec Julie, pendant qu'Anne lit à son tour et joint aussitôt son rire à celui des deux autres.

– Oui... monsieur Andrieux, vous avez raison, je suis désolée de ne pas y avoir pensé, dit Julie. Vous avez été rapatrié de Nouméa après un grave accident de voiture. Vous êtes en France, vous étiez plongé dans un profond coma jusqu'à ce jour, ce qui fait 545 jours.

Je n'en crois pas mes oreilles ; près de deux ans sans rien voir, rien entendre et surtout, sans rien savoir.

– Vous êtes arrivé avec plusieurs traumatismes crâniens, la jambe droite et le bras droit fracturés en deux endroits, précise le médecin. Nous vous avons fait passer plusieurs scans, il n'y a aucun dommage sérieux au cerveau. Quant au bras et la jambe, nous avons eu amplement le temps de vous les remettre en état. La jambe nous a causé quelques problèmes ; le fémur étant brisé en deux endroits et les fractures étant proches l'une de l'autre, nous avons dû vous poser deux plaques en titane pour redonner à votre jambe sa forme initiale.

Tout en écoutant le docteur, je remontais le plus loin que je le pouvais dans mes souvenirs, mais rien ne venait réveiller ma mémoire.

– Ma femme est avec moi ici ? murmurai-je, espérant être audible.

– Non, votre femme n'était pas avec vous dans la voiture, il y avait juste un autre homme qui lui, malheureusement, n'a pas eu de chance.

– Connaissez-vous son nom ? La mémoire va peut-être me revenir.

– Julie, voulez-vous aller me chercher le dossier de l'inspecteur Andrieux, s'il vous plaît ?

– Oui docteur, dit-elle avec un petit sourire en coin.

– Docteur, vous dites que je suis policier ?

– Vous ne vous souvenez vraiment de rien ?

Je fais non de la tête

Julie arrive, tend le dossier au docteur, les deux mains se frôlent à nouveau. Après une brève lecture, il secoue la tête négativement.

– Non désolé, je ne l’ai pas, l’accident est relaté, vos blessures, votre transport par avion sanitaire jusqu’en métropole, je n’ai rien d’autre.

– Ma femme, est-elle venue me voir ? articulai-je.

– Je ne peux parler que pour moi, répond Julie et pour les six derniers mois seulement. Auparavant, je me trouvais aux urgences, avant d’être transférée au service de traumatologie. Alors, je peux vous dire qu’une femme brune, grande, mince et très belle est venue tous les deux jours, jusqu’à il y a deux semaines ; depuis, je ne l’ai plus revue.

– A-t-elle parlé ou bien dit quelque chose ?

– Elle pleurait souvent.

– A-t-elle laissé une adresse ou un téléphone ou l’on peut la rejoindre ?

– Vous me donnez quelques minutes, le temps que je cherche dans votre dossier ?

Je lui fais oui de la tête, je sens ma voix revenir doucement, et aussi cette angoisse qui me martèle l’esprit. J’ai beau me concentrer, mais rien n’y fait. Je me fais mille scénarios qui tournoient dans ma tête comme un carrousel, quand Julie me sort de ma torpeur.

– Oui, monsieur Andrieux ; elle a laissé une adresse et un numéro de téléphone. L’adresse est à Paris, dans le 6^e arrondissement.

– Reposez-vous, m’exhorte le docteur Veilleux. Demain vous irez beaucoup mieux.

Je passe la nuit plongé dans mes pensées. L’infirmière qui a remplacé celle que tous appellent Julie ne parle pas beaucoup ; ça tombe bien, je n’ai pas envie de parler, surtout

de me confier. Je finis par trouver le sommeil aux environs de trois heures du matin.

Julie me réveille à 8 h, en même temps que le petit déjeuner auquel je n'ai pas encore droit ; juste un jus d'orange et une compote de pomme liquide.

– Alors, monsieur Andrieux, avez-vous bien dormi ?

– Jocelyn... mon prénom est Jocelyn, comme le vôtre est Julie.

– Bien, monsieur Jocelyn, me dit-elle, me gratifiant de son plus beau sourire. Je vous ai écrit le numéro de téléphone et l'adresse.

Elle me tend la feuille de papier, mes yeux deviennent ronds comme des boules de billard quand je lis le nom, mon cœur fait un bon, Julie s'en aperçoit.

– Quelque chose ne va pas monsieur Jocelyn ? demande-t-elle.

– Oui...heu...non, tout va bien ; seulement, le nom de Gérard Carrier est celui d'un collègue de Nouméa, lui, je m'en souviens... mais je me demande ce qu'il fait à Paris ? Je peux téléphoner d'ici ? demandai-je à Julie.

– Oui bien sûr, je vais vous chercher un téléphone.

Elle ne met pas 30 secondes et revient avec un vieux téléphone sur lequel les numéros sont presque effacés. Je compose ou plutôt j'essaie de composer mais ma main tremble...

– Voulez-vous que je le compose pour vous ? dit Julie.

Sans répondre je lui tends le téléphone. En attendant la première sonnerie, elle ne me quitte pas des yeux. Je perçois dans son regard comme un sentiment de tristesse ou de compassion. Est-ce que ces sentiments me concernent, je ne peux le dire. Elle me tire de mes pensées en me tendant le téléphone.

– Prenez tout votre temps, je reviens dans 20 minutes !

En sortant de la chambre, elle lance un petit regard triste. Une première sonnerie puis une seconde et une troisième... je me donne encore six sonneries puis je raccroche. Mais j'entends enfin le déclic d'un téléphone que l'on décroche ; sans plus attendre je me mets à parler.

– Allo ! Monsieur Carrier ?

– Oui, je peux savoir à qui je parle.

– Je suis Jocelyn, Jocelyn Andrieux ton collègue et ami de Nouméa.

– Quoi ? Tu es Jocelyn... le Jocelyn... mon pote, mon ami ?

– Oui, oui, tu ne rêves pas c'est bien moi.

– Tu es... tu étais dans le coma et tout le monde disait que tu ne te réveillerais jamais.

– Eh bien, ils se sont trompés.

– Ne bouge pas, j'arrive.

– Où veux-tu que je parte dans l'état où je suis ?

– Oui, que je suis con ! Je suis tellement heureux de t'entendre que ça me fait dire des conneries.

– À ce que j'entends, tu es toujours aussi impoli.

Gérard raccroche sans même me répondre. Je regarde Julie entrer dans ma chambre, elle me fixe droit dans les yeux ; ce face-à-face dure une bonne minute.

– Je pense que vous allez tout savoir ; monsieur Carrier va répondre à toutes les questions qui sont en suspens dans votre tête.

– Je vous remercie pour votre discrétion. Je peux vous faire un compliment sans vous vexer ?

– Allez-y, au point où nous en sommes, nous nous connaissons depuis plus de six mois...

Tout en me disant cette phrase, elle me fait un beau sourire, me montrant ses belles dents blanches alignées comme

de petits soldats de nacre. Je me lance.

– Vous êtes une très belle femme et de surcroît très intelligente et aussi très compétente.

Je me rends compte qu'elle se met à rougir.

– Je m'excuse je viens de vous mettre mal à l'aise !

– Non, non, mais il n'y a si longtemps qu'un homme ne m'a pas fait de compliments.

– Votre mari ne vous en fait jamais ?

Voyant ses beaux yeux se remplir de larmes, je change de conversation.

– Avez-vous des enfants Julie ? Cela ne vous ennuie pas, j'espère, que je vous appelle par votre prénom ?

– Non pas du tout, oui j'ai deux enfants ; le plus jeune a neuf ans et l'aîné en compte 12.

– Et ils ont un prénom ces amours ? À ces mots un léger sourire apparaît sur ses lèvres.

– Ma fille se nomme Aurélie et mon garçon Manuel.

– Ce sont de beaux prénoms.

– Et vous monsieur Jocelyn ? Parlez-moi de vous, car, mis à part vos ronflements, je ne connais rien de vous, il ne me reste que dix minutes avant que je vous laisse pour aller visiter mes autres patients.

– Moi, que dire... ? J'étais marié, enfin je suis marié depuis 21 ans, mais nous nous sommes séparés il y a un peu plus de deux ans. Nous avons un fils de 16 ans qui se prénomme Théo. J'ai voulu lui donner le prénom de mon père. J'ai dit 16 ans, mais en vérité il a deux ans de plus, si l'on compte mes mois passés dans le coma ; il approche donc de ses 18 ans.

– Il vit avec votre femme ?

– Non, il est chez une tante qui vit à Nouméa, enfin je crois.

– Je ne m'ennuie pas avec vous, mais je dois vous laiss-

ser pour faire ma tournée, je reviens vous voir dès que possible.

En sortant, elle me lance en riant...

– ... Et pas de promenade en ville, compris ?

Deux minutes plus tard, elle revient avec des revues et quelques journaux.

– J’ai oublié de vous les donner, cela va vous occuper le temps que votre ami arrive. Cette fois je pars pour de bon.

– Oh ! Merci ! Vous êtes une personne exceptionnelle, vous avez deviné mes pensées.

Elle ouvre la porte, passe sa tête dans l’entrebâillement, me fait l’un de ses plus beaux sourires. Je replonge dans mes pensées, mais cette fois plus heureuses, je commence à avoir une petite attirance envers cette jeune femme si sympathique et si triste en même temps.

Le docteur entre à son tour.

– Bonjour, on vient de me dire que vous avez retrouvé la mémoire ? J’en suis très heureux. Il se peut qu’à long terme vous ayez quelques vertiges ou des moments de vide. Il continue à m’énumérer les inconvénients qui peuvent survenir, puis il part en promettant de revenir en fin d’après-midi.

Une heure passe et mon copain Gérard n’est toujours pas arrivé. Je commence à me faire des scénarios plutôt sombres. Pour passer le temps, je tente de lire une revue de sports, quand on frappe à la porte. J’ai à peine le temps de dire *entrez* que la porte s’ouvre devant Gérard Carrier qui a devancé Julie. Il en impose avec sa carrure dans l’encadrement de la porte !

– Je n’ai pas eu le temps de l’arrêter, me dit Julie en s’excusant.

– Toutes mes excuses, madame, lui dit Gérard, mais

j'avais tellement hâte de voir mon ami que je n'espérais plus revoir.

– Bon, messieurs, je vous laisse, vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire. Monsieur Jocelyn, si vous avez besoin d'un coup de main pour mettre cet intrus dehors, appelez-moi.

Elle sort tout ça avec un grand sourire en me regardant.

– Dis donc mon Jojo, tu ne perds pas de temps... près de deux ans de sieste, à peine réveillé, tu te mets à draguer les petites infirmières ! Alors mon pote, comment vas-tu ? Comment te sens-tu ?

– Gérard, une question à la fois, s'il te plait... Oui ça va pour le mieux, moi aussi j'ai une tonne de questions pour toi. La première, que fais-tu à Paris ?

– La réponse est simple mon Jojo, environ six mois après ton accident...

Au mot accident, Gérard a mis ses doigts comme des guillemets, je l'arrête aussitôt.

– Attends... attends un peu, pourquoi fais-tu ces gestes avec tes doigts ?

– Si tu permets, je finis ta première question et en suite je répondrai à l'autre.

– Je disais donc que six mois après ton accident, une note de service nous a été communiquée sur tout le territoire outre-mer, à l'effet que tout concours pour postuler comme inspecteur était supprimé jusqu'à nouvel ordre. Cette notice venait directement du ministre de la Justice en France. Alors Michel Boutin et moi, tu te souviens du grand Michel ? On l'avait surnommé la grande échalote...

Je lui fais oui de la tête, car j'avais hâte de passer à son explication.

– Alors nous avons fait notre demande de mutation pour

la métropole, où les examens n'ont pas été supprimés, va savoir pourquoi. Ça fait un an et deux mois que je suis à Paris et je pense que j'ai fait le bon choix, car tu as devant toi l'inspecteur Carrier.

– Félicitations pour ton grade d'inspecteur, tu penses retourner à Nouméa ?

– Oui, j'aimerais bien, mais ça va être dur avec la famille de repartir.

– Et la deuxième question ?

– Le jour de ton accident, après ton transport aux urgences, en même temps la police de la route nous apprenait la mort d'André Baudouin, ton collègue qui était avec toi dans la voiture. Votre voiture nous a été amenée dans la cour arrière, où tout le monde s'est précipité pour la voir, ou plutôt voir ce qu'il en restait. Les gars étaient unanimes, personne ne pouvait sortir vivant de cet amas de ferraille. Au soir, le boss l'a fait entrer dans le grand garage des pompiers, où deux inspecteurs spécialistes en collision sont venus de la métropole pour passer à la loupe la carcasse ; ils sont restés une semaine dessus, plus deux jours pour leur rapport.

– Et puis quoi...tu vas finir par accoucher ?

– Je vois que tu es toujours aussi patient, même après avoir joué Hibernatus¹. Bon, je te disais, ils ont remis leur rapport au grand patron Nicolas Favreault, tu te souviens de lui ?

– Non ma mémoire me joue des tours.

– Dans leur rapport, il était écrit en rouge que votre voiture a été sabotée. Ce ne serait pas un accident. Le tuyau de liquide de frein n'avait pas été sectionné, mais fendu sur sa longueur sur trois centimètres, il fallait des yeux d'experts

¹ Titre d'un film franco-italien comique, réalisé par Édouard Molinaro d'après la pièce homonyme de Jean Bernard-Luc et sorti en 1969.

pour trouver cette anomalie, un gars comme toi ou moi n'aurait jamais trouvé ; pour nous il aurait fallu que le tuyau soit sectionné complètement pour qu'on le voit.

Je n'en revenais pas de ce que je venais d'entendre, je n'entendais plus Gérard. Dans ma tête, les mots, *ce ne serait pas un accident*, tournoyaient sans arrêt. On aurait essayé de me faire disparaître ?

– Tu m'écoutes ?

– Excuse-moi Gégé...vas-y.

– Je te disais que maintenant, reste à savoir qui voulait votre mort ? Ou bien on en voulait à André Baudoin, ou à toi ou à vous deux. Mais pour les médias, il s'agit d'un banal accident.

Un frisson me parcourait de la tête aux pieds, j'avais l'impression de vivre un cauchemar. J'avais lu des dizaines de romans policiers, je pensais que des choses comme ça ne pouvaient arriver que dans les polars... On frappe à la porte de ma chambre. Encore sous le choc, je ne réponds pas, c'est Gérard qui répond.

– Entrez !

Julie est là avec deux cafés, nous dévisageant l'un après l'autre.

– Je vous ai apporté des cafés...mais je peux revenir.

– Non...non, merci beaucoup, répond Gérard en prenant les cafés.

Moi je reste de glace, la bouche légèrement entrouverte...

– Ça ne va pas, monsieur Jocelyn, demande Julie ?

Je finis par reprendre mes esprits.

– Ne le fatiguez pas, dit-elle en se retournant vers Gérard.

– Oui...mademoiselle, je pars dans dix minutes.

Elle ferme la porte, non sans avoir donné un petit coup d'œil dans ma direction.

– Je vais m'en remettre Gérard, mais j'ai une autre question ?

– Oui, je t'écoute.

– Que faisait ma femme chez toi ?

– Ah... Ah! Je l'attendais celle-là, réagit-il avec un petit sourire.

– Demain, je reviens et je te dirai tout, répond-il, le sourire toujours accroché à ses lèvres.

– Tu te fous de ma gueule ! Ma femme est chez toi depuis je ne sais combien de temps et tu voudrais que j'attende à demain pour t'entendre me dire que tu as fait des galiottes avec elle ?

– OK, je vais tout te dire.

– Tu es mieux de ne rien me cacher, car tu me connais tôt ou tard je finirai par découvrir la vérité.

– Oui, oui, je sais, tu es le lion qui ne lâche jamais sa proie. Ce dont tu ne te souviens pas, mon Jojo, c'est que je suis marié et que j'aime ma femme et mes deux filles. Pour rien au monde je ne trahirais leur amour ; elles sont avec moi et très heureuses de vivre à Paris. Si tu veux tout savoir, nous avons aidé Camille, sans arrière-pensée, juste pour aider la femme de mon meilleur ami, est-ce que ma réponse te satisfait ?

Je baisse la tête, tout confus de ce que je viens de lui dire comme bêtises.

– Excuse-moi, Gérard, je ne suis pas dans mon état normal.

– Oui, je m'en suis aperçu et je comprends très bien ; soit rassuré je ne t'en veux pas. Pour finir la réponse à ta question, ta Camille est repartie pour Nouméa, car la tante où vivait ton fils Théo est tombée gravement malade et ton

oncle l'a fait hospitaliser. Camille a décidé de repartir pour s'occuper de Théo, il y a trois semaines. Elle nous appelle régulièrement à la maison. Moi aussi, je suis venu te voir souvent, mais je n'ai jamais vu ta belle infirmière.

Gérard me lance un petit regard suivi d'un sourire.

– Julie...elle s'appelle Julie.

– Veux-tu que j'appelle Camille pour lui annoncer la bonne nouvelle ?

– Non, je vais le faire moi-même.

– Quand tu sortiras, Jocelyn, nous t'offrons Aurore et moi l'hospitalité le temps de te rétablir, comme nous l'avons fait pour Camille.

– Merci, je ne dis pas non.

– Comme ça, je pourrai te faire connaître mon coiffeur, tu en as bien besoin !

– Non ! Je me trouve bien comme je suis. Julie m'a apporté un miroir en me disant qu'elle me trouvait un air de Steven Seagal ; ne ris pas !

Mais c'est plus fort que lui, Gérard se met à rire de son gros rire d'homme des cavernes, en m'envoyant quelques postillons. Le docteur Veilleux entre dans la chambre, suivi d'Anne, l'autre infirmière.

– Je vois que tout va bien monsieur Andrieux, vous récupérez très rapidement. Je vous informe qu'à partir de demain vous allez commencer votre rééducation. Nous allons vous réapprendre à marcher. Pour les fractures, vous avez eu tous les soins nécessaires, mais pour ce qui est de la marche, tout est à faire ! Bonne journée à vous deux ! Au moment où l'infirmière brune quitte la chambre, j'ose lui demander pourquoi Julie n'est pas là.

Elle se retourne avec un petit sourire qui en dit long.

– Elle est partie dîner, monsieur Jocelyn, elle revient dans une heure. Vous voulez que je lui dise de venir vous

voir quand elle sera de retour ?

Et sans attendre ma réponse, elle sort en refermant la porte.

– Je pense que tu es en train de faire des ravages parmi les infirmières, mon vieux.

– Ne dis pas de bêtises, c’est juste une infirmière, très gentille et surtout très compétente.

– Après ta remise sur pieds, je suppose que tu vas repartir pour Nouméa ?

– Penses-tu que je vais rester ici à attendre que le temps passe et m’apitoyer sur mon sort ? Non, je vais reprendre le travail le plus vite possible.

– Ouf ! J’ai eu peur pendant quelques instants que tu t’incrustes chez moi pour le restant de tes jours, me dit Gérard avec son gros rire, en me tapotant l’épaule gauche.

Après une grosse accolade il sort de la chambre, me laissant avec mes pensées.

Julie n’est pas revenue me voir. Peut-être que sa collègue ne lui a pas fait le message. Pour me changer les idées, je me plonge à nouveau dans la lecture d’une revue, mais peine perdue. J’ai envie de téléphoner à Camille, mais avec la séparation qui date de quatre ans, si je tiens compte de mes 15 mois de coma... je ne sais pas trop ce que je vais bien pouvoir lui dire. Et puis je verrai bien, nous étions restés de bons amis malgré quelques petits coups de gueule pour la garde de Théo.

Le téléphone que Julie m’a apporté est toujours sur ma table de chevet. Je me décide à composer le numéro. L’appel ne passe pas. Je recommence plusieurs fois, mais toujours la même musique. Résigné, je repose le combiné sur la table de chevet.

– Toc, toc, bonjour monsieur Jocelyn, me dit Julie avec

sa petite voix douce, et son sourire accroché en permanence aux coins de ses lèvres. Anne m'a dit que vous vouliez me voir ?

– Euh ! Oui... mon hésitation fait sourire Julie qui me sauve la mise en me disant que sa journée est finie.

– Je suis venue vous dire au revoir. Vous vouliez me demander quelque chose ?

– Oui... pour téléphoner... euh... pour faire des interurbains à partir de ce téléphone ? Comment on s'y prend ?

– D'ici, vous ne pouvez pas, mais je peux vous arranger ça ; j'ai un portable avec les interurbains illimités pour toute la France et les territoires outre-mer, car je suppose que vous voulez téléphoner en Nouvelle-Calédonie ?

Pour conclure sa phrase, elle me fait un beau sourire complice.

– Je ne veux pas que vous payiez pour moi !

– Monsieur Jocelyn, je ne vous l'aurais pas proposé et je ne vous en aurais même pas parlé si ça devait me coûter une fortune.

Tout en riant elle lui passe son portable.

– Merci ; mais vous devez me montrer comment il fonctionne. J'ai quelque peu oublié tous ces instruments modernes. Autre chose, s'il vous plaît, promettez-moi d'accepter une invitation, quand je pourrai marcher et sortir de l'hôpital ?

– Oui, je vous le promets.

Elle lui fait le numéro et quitte la chambre.

La sonnerie se fait entendre une bonne minute, puis une voix qui me semble si loin... L'envie me prend de raccrocher. Je résiste.

– Allô ? Qui est à l'appareil ? dit une voix que j'ai peine à reconnaître.

- Allô... Camille ?
- Oui, mais qui êtes-vous ?
- Jocelyn, ton mari.

Un long silence. Je n'entends plus qu'une respiration...

- Camille es-tu là ?

– Oui... Joc... tu es sorti du coma ? Quand je me trouvais à Paris, les médecins ne m'avaient laissé aucun espoir. Ce n'est pas une mauvaise blague que vous me faites...? Vous... tu es bien Jocelyn ?

– Oui, oui, Camille. Je suis bien Jocelyn... Jocelyn Andrieux. Je commence ma rééducation dès demain, et, si tout va bien, je sors dans une semaine. Et Gérard Carrier me propose de m'héberger le temps de récupérer ; ce qui pourrait durer deux à trois semaines. Après, je rentre !

Nous passons une bonne heure au téléphone et Camille termine l'appel avec une phrase qui m'intrigue.

– Dépêche-toi, le temps presse et tu me manques beaucoup.

Ces mots me trottent dans la tête, qu'a-t-elle voulu dire par *le temps presse* ?

Julie me tire de mes sombres pensées.

- Je peux entrer ?
- Oui bien sûr, j'ai fini, je vous remercie, c'est très gentil à vous de m'avoir prêté votre portable.

– De rien, monsieur Jocelyn, toujours avec son petit sourire au lèvres; sans vouloir me l'avouer, je les trouvais de plus en plus belles, ses lèvres.

– Avez-vous eu de bonnes nouvelles ? Non, non, oubliez ce que je viens de vous demander, cela ne me regarde pas.

Je regarde Julie qui rougit.

– Ne vous excusez pas. Pour répondre à votre question,

je téléphonais à Camille, ma femme... ou plutôt ma grande amie, la mère de Théo, je lui dis en quelques mots ma discussion, comme à une confidente, une amie, elle est très touchée de cette marque de confiance.

– Monsieur Jocelyn, je vous souhaite une bonne nuit, je vous revois demain.

Elle sort doucement, et avant de refermer la porte, elle se retourne une dernière fois, me fait un sourire et referme la porte. Ce sourire allait me garder éveillé une grande partie de la nuit.

3

– Monsieur Andrieux, bonjour, avez-vous passé une bonne nuit ?

J'ouvre les yeux, un homme noir grand et maigre se tient à côté de mon lit et me sourit, dans la demie pénombre de la chambre je ne vois que ses dents d'un blanc immaculé, je regarde l'horloge qui se trouve sur le mur au pied de mon lit, 6 h 30 ! *Tu parles d'une heure pour réveiller un malade*, me dis-je en ouvrant complètement les yeux.

– Je me présente, je suis le docteur Adrien Henry, votre ergothérapeute, je viens pour vous remettre sur pieds, dit-il avec un grand sourire. Mais rassurez-vous, je ne viendrai pas tous les matins à cette heure, aujourd'hui j'ai quelques questions à vous poser.

Il me sort un questionnaire d'une bonne dizaine de pages.

– Si vous ne vous souvenez pas de tout, ce n'est pas grave, nous remplirons les blancs au fur et à mesure que la mémoire vous reviendra.

Maintenant, nous allons passer aux choses sérieuses, êtes-vous prêt, me lance-t-il, après mille et une questions ?

Je prends quelques secondes avant de répondre, car la peur faisait des nœuds avec mes tripes. Comment mes jambes allaient réagir ? Je finis par lui dire un tout petit oui.

– Je me mets devant vous, vous allez mettre vos bras autour de mon cou, ne voyez rien de sensuel dans ce geste.

Il me sort un gros rire en me montrant ses dents blanches, si près que j'ai cru qu'il allait me mordre le bout du nez.

– Allez, suivez-moi. Je recule et vous avancez sur moi, dès que vous n’en pouvez plus, dites-le-moi.

Les cinq minutes qui ont suivi ont été les plus longues depuis mon réveil, avec cette marche forcée ; mais après le massage vigoureux des jambes, je me sens beaucoup mieux.

Demain, je viens à 9 h, cela vous va ?

– Oui docteur. Merci beaucoup, à demain.

En se dirigeant vers la porte de la chambre, il se bute dans Julie qui arrive prendre des nouvelles. Il se retourne vers moi.

– Je pense que vous auriez préféré qu’elle vous prenne dans ses bras, vous auriez sûrement marché plus vite.

Il me regarde puis regarde Julie avec un grand sourire et sort de la chambre. Julie ne relève pas la phrase.

– Alors, monsieur Jocelyn, avez-vous passé une bonne nuit ?

– Oui, merci. Je viens de faire mes premiers pas depuis deux ans, la sensation est bizarre.

– J’ai de bonnes nouvelles pour vous, je viens de parler avec le docteur Veilleux, il prévoit cinq semaines de rééducation.

– Et vous appelez ça de bonnes nouvelles ?

– Mais attendez, monsieur impatience ! La suite, c’est que vous allez pouvoir sortir dans une semaine ! Vous reviendrez tous les deux jours pour votre rééducation ; je pense que vous savez où aller ?

– Oui, mon ami Gérard m’a proposé de m’héberger le temps qu’il faudra, vous reverrai-je ?

– À chaque visite que vous ferez, je serai ici, pas au même étage, mais je suis sûr que vous saurez où me retrouver.

Elle me fait son beau sourire, celui qui met en forme pour la journée, et sort de la chambre.

Le reste de la journée me paraît d'une longueur et d'une lenteur démoralisante. Gérard m'a promis de venir me voir si son horaire le permettait. Pour passer le temps, je lis et relis les revues que Julie a eu la bonne idée de me donner hier. Je sonne pour demander une boisson. Une jeune fille arrive et je me permets de lui demander en même temps si madame Julie est là.

– Non, elle a été appelée aux urgences. Comme elle a travaillé à ce poste quelques années, ils ont besoin de son expérience, elle devrait être de retour dans une heure ou deux, je peux lui faire un message ?

– Non, merci.

Le téléphone de la chambre se met à sonner, je décroche.

– Allô Jocelyn ? C'est moi Gérard. Aimerais-tu une petite visite en cette belle fin d'après-midi ? Je ne viendrais pas seul...

– Pas de problème, j'étais sur le point d'aller faire un tour en ville, mais je vais attendre.

Gérard ne répond pas, il raccroche. Je me demande avec qui il peut bien venir me rendre visite, sa femme Aurore ? Ou alors son collègue avec qui il est venu travailler à Paris ? Je ne me souviens pas de son nom, il va falloir que je travaille ma mémoire !

Je plonge à nouveau dans mes pensées, le peu que Gérard m'a dit de l'accident, les paroles de Camille me suppliant de rentrer au plus vite, les souvenirs de Théo que je n'arrive pas à imaginer à 18 ans et le visage de Julie qui vient brouiller toutes ces cartes. Je me sens perdu et vulné-

nable, la peur de sombrer dans une sorte de folie me prend. Reprends-toi, mon Jocelyn, tu es un grand garçon ; ils n'ont pas réussi à te descendre, alors ne te mets pas à faire leur sale boulot ! De plus tu es un bon flic, ils ne t'auront pas, tu vas te battre hein ? Non ils ne m'auront pas ! Non ils ne m'auront pas ! Je finis par répéter cette phrase tout haut et assez fort.

– Monsieur Andrieux, je peux entrer, me dit une petite tête penchée dans l'entrebâillement de la porte ?

– Aurore ? Enfin de la belle visite !

– Ouf ! Je suis heureuse que tu te souviennes de moi, pendant quelques secondes j'ai douté.

– Je ne peux oublier une belle femme comme toi, et dommage que tu sois mariée avec cet olibrius de Gérard Carrier, mais où l'as-tu mis ? Tu es venue seule ?

– Je suis là, mon Jojo, et j'ai tout entendu.

La bonne humeur était dans la chambre, la jeune infirmière en remplacement de Julie frappe et entre.

– Je viens de voir ma collègue, Julie Térroux, j'ai un message pour vous : elle passera demain matin vous voir à la première heure et vous souhaite une bonne nuit, elle est très fatiguée et rentre chez elle.

– Merci mademoiselle.

– Je m'appelle Lauriane.

– Merci Lauriane.

– Je te l'ai dit, un vrai bourreau des cœurs, notre Jojo, dit Gérard en se tournant vers Aurore avec un gros sourire. Et avant même que tu nous le demandes, ajoute-t-il, oui bien sûr, tu viens chez nous le temps de ta rééducation.

– Merci, je sors dans quatre jours.

– Nous allons te laisser dormir. Demain, je ne peux pas venir j'ai beaucoup de travail, mais je serais là pour ta sortie.

4

Comme prévu, Julie est passée me voir le lendemain matin, puis tous les autres jours. Je me suis accrochée à cette visite matinale, comme à bouée de sauvetage ; c'était ma drogue pour la journée. Gérard est venu me chercher. Dieu que cela a fait du bien de retrouver l'air pur du dehors ! J'ai failli flancher juste à sentir le vent sur mes joues. Heureusement que j'étais dans un fauteuil roulant. Malgré la petite pluie fine qui tombait sur Paris, j'ai apprécié ce moment merveilleux parce que je me sentais renaître.

Chaque jour de rééducation, je fais un petit tour aux urgences. Un matin j'arrive pour ma petite visite à Julie. On me répond qu'elle n'est pas là et qu'elle ne viendra plus car elle a donné sa démission. Je n'en crois pas mes oreilles. Elle ne peut pas être partie sans me le dire. Est-ce que je n'étais pour elle qu'un patient comme un autre ? Gérard est là à m'attendre comme il le fait depuis deux semaines.

– Jocelyn, que se passe-t-il, une mauvaise nouvelle ? me demande-t-il, voyant ma tête des mauvais jours.

En deux mots je lui explique le but de ma visite aux urgences ; et j'ajoute que je vais demander à son amie Anne si elle sait quelque chose.

– Veux-tu que je m'en occupe, m'offre Gérard ?

– Tu ferais ça pour moi ?

– Tu as son nom de famille à cette Anne ?

– Elle s'appelle Anne Rougier, elle travaille dans le service où je me trouvais, mais comme je repars dans deux jours, s'il te plait, attends mon départ pour mener ta petite enquête.

– Eh ! Oui ! Tu vas nous créer un vide mon Jojo. Qui va

venir te chercher à l'aéroport à Nouméa ? As-tu demandé à Camille ?

– Non, pas encore.

– Et tu vas loger où ? Car je suppose que depuis deux ans tu n'as plus ton appartement ?

– J'irais à l'hôtel en attendant de me trouver quelque chose.

– Arrête de dire des âneries plus grosses que toi, je vais te dire Jocelyn, ta Camille, je suis presque sûr quelle t'aime encore. Le temps que nous l'avons hébergée, je l'ai surpris plusieurs fois à pleurer, je ne pense pas que ce soit de gaieté de cœur que vous vous soyez séparés.

– Non, tu as raison, le reproche qu'elle me faisait souvent, c'est que je vivais trop pour mon travail, que je ne m'occupais pas assez de notre fils et d'elle.

– Et, elle avait raison ?

– Oui, maintenant je le reconnais. Oui je pensais trop flic et pas assez mari et père de famille.

– Alors, qu'attends-tu pour le lui demander ?

– Tu as raison Gérard, demain je l'appelle.

– Non pas demain, nous rentrons à la maison et tu l'appelles aussitôt.

Je suis surpris par cette voix autoritaire et même amicale, que je ne peux qu'accepter.

– Oui boss, je vais appeler Camille.

– Enfin, tu deviens raisonnable.

Le retour est silencieux, Gérard ne dit rien. Moi, je suis plongé dans mes pensées, m'imaginant en train de téléphoner à Camille. Mes pensées vont aussi vers Julie : Pourquoi est-elle partie sans venir me dire au revoir ? Oui bien sûr, il n'y avait en réalité rien entre nous, mais j'éprouvais une attirance pour cette femme que je ne peux m'expliquer. Ma rééducation s'est bien passée. Je marche seul, sans canne.

Parfois j'ai des douleurs aux articulations, mais ça, c'est possible que ça demeure.

Enfin, le jour du départ, je suis heureux de rentrer chez moi et en même temps, j'éprouve une petite nostalgie et une petite boule à l'estomac. Comment va se passer l'arrivée ? Les retrouvailles avec Camille, et Théo, mon fils. Comment vont-ils me recevoir ? Toutes ces questions me trottent dans la tête. Théo, par exemple, ne m'a pas appelé une seule fois. J'ai eu des nouvelles de lui uniquement par l'intermédiaire de Camille.

– Bon, mon Jojo, c'est le temps des adieux, surtout ne pleure pas je n'ai pas de mouchoirs, me lance Gérard, en m'enveloppant d'une grosse et virile accolade. Quant à Aurore, en me prenant dans ses bras, elle me murmure à l'oreille de prendre soin de Camille.

– Je crois qu'elle a besoin de toi, et sois-en sûr, elle t'aime profondément.

Sans me retourner, je leur fais un grand signe de la main en me disant, toi Aurore tu sais quelque chose que tu n'as pas réussi à me dire. Devant les portes de douanes, je me retourne discrètement, ils ont disparu.

La première escale à Londres se prolonge de près d'une heure. Selon les rumeurs des passagers, un problème de climatisation. Après le départ de Londres, je me dis que je vais pouvoir dormir, surtout que la durée du vol est estimée à 12 heures et demie. Mais à peine ai-je fermé les yeux, que les pensées se bousculent dans ma tête. Je prends le livre qu'Aurore et Gérard m'ont offert pour le voyage : *tu vas aimer*, m'ont-ils dit, *une histoire d'assassinat dans les années 1920*. Dès les premières pages, je suis captivé ; j'avale les pages sans me rendre compte du temps.

– Monsieur, avez-vous faim ? Je veux bien croire que votre livre vous nourrit, mais il ne vous nourrira pas assez

pour le voyage. Une grande et belle hôtesse rousse avec de grands yeux verts me tend un plateau.

– Vous avez raison, le livre ne suffira pas, merci.

– Je peux revenir vous voir après le service ? Je suis curieuse de ce que les passagers lisent.

– Oui, avec plaisir, la place à côté est libre, et le temps est assez long jusqu'à Tokyo.

Une heure plus tard, la belle hôtesse est assise à mes côtés.

– Alors, monsieur...

– Jocelyn Andrieux.

– Monica Foster. Que lisez-vous, monsieur Jocelyn ?

– *La maison assassinée* de Pierre Magnan. L'histoire se passe dans les années 1920.

– Oui, oui, je n'ai pas lu le livre, mais j'ai vu le film avec mon chanteur préféré, Patrick Bruel, qui joue le rôle principal ; je ne me souviens plus du nom du personnage.

– Il se nomme Séraphin Monge.

– Bon, je vous laisse monsieur Andrieux, le devoir m'appelle.

– Revenez quand vous le voulez, je vous garde la place. Elle me regarde et me fait un beau sourire qui me fait perdre ma page. Je ne la revois qu'à la descente à Tokyo ; des petits souvenirs de voyages qui vous font chaud au cœur. Deux heures d'attente pour prendre l'avion pour Nouméa. Mon livre à la main, je me trouve un coin dans la salle d'attente, mais je n'ai pas la tête à lire.

Plus je me rapproche de l'arrivée, plus mon cœur bat la chamade, et pourtant, il me reste encore neuf heures de vol. Je referme mon livre pour la dixième fois, me lève pour marcher. J'avais oublié que le voyage était aussi long. Il est vrai que je n'étais pas allé en France depuis plus de dix ans.

Nous arrivons enfin à Nouméa, je passe la douane, récupère ma valise, tends ma feuille au point de contrôle et me voici à l'extérieur. Je scrute le monde qui attend un parent ou un ami, je n'aperçois toujours pas Camille ou Théo. Je me mets à penser qu'elle a changé d'avis, quand une main me tapote l'épaule, je me retourne. Théo est là, avec un grand sourire et me saute au cou.

– Mon Dieu que tu as changé, je ne t'aurais pas reconnu dans la rue, tu es un homme maintenant et beau garçon ; les filles doivent te courir après.

– Toi papa, tu n'as pas changé mis à part ta coiffure, les cheveux longs te vont bien, tu es à la mode.

– Mais où est ta mère, elle n'est pas venue ?

– Oui, oui, elle n'aurait raté pour rien au monde ton arrivée, mais nous n'avons pas trouvé de place, alors elle est restée à la voiture ; parce que la police est très présente en ce moment.

Je suis Théo à travers la foule, il marche d'un bon pas, j'ai de la peine à le suivre. Tout à coup il se met à faire de grands signes, je regarde devant, Camille est là, toujours aussi belle, mais avec un je ne sais quoi dans son regard : un mélange de bonheur et de tristesse. Je m'avance vers elle, elle hésite avance à son tour et, n'y tenant plus, je marche aussi vite que mes jambes peuvent me porter ; je la prends dans mes bras et la soulève, elle est toujours aussi légère. Les larmes coulent à flots sur son beau visage et ses petites taches de rousseur qui m'ont attiré, il y a bientôt 20 ans, ses beaux yeux entre bleu et vert me regardent.

– Tu es bien là, enfin je me réveille de ce cauchemar, finit-elle par articuler. Je regrette ce qui s'est passé qui a mené à notre séparation, me murmure-t-elle à l'oreille. Je n'avais pas compris toute l'importance que représente ton métier, il a fallu cet accident pour me faire prendre con-

science ; je t'aime toujours !

La chaleur de Nouméa me tombe sur le corps comme une porte de four qui s'ouvre, je me sens bien. Camille me secoue et m'invite, viens rentrons à la maison. Le trajet du retour est très animé, Théo me raconte ses études, il se dirige vers l'école de police, il veut suivre les traces de son père, mais comme il nous dit, il y a un hic, l'école se trouve en France, ce qui implique une séparation de deux ans, et beaucoup d'argent. Et il vient de passer son permis de conduire.

Camille ne dit rien, elle écoute son fils, mais son esprit n'est pas là. Nous arrivons à la maison, elle est toujours aussi fleurie.

– Camille, je ne veux pas te déranger, je sais que tu as ta vie, je vais me trouver un appartement le plus vite possible.

Elle s'approche de moi.

– Chéri j'aimerais que tu restes, me dit-elle doucement. J'ai besoin de toi et je pense que Théo a aussi besoin de son père ; malgré notre séparation, je t'ai toujours aimé et je t'aime toujours, reste, s'il te plait.

– D'accord Camille je veux bien rester, moi aussi je t'aime toujours. Mais, je reste à une condition, que tu me dises ce ton cœur refuse de me dire, car vois-tu, je suis avant tout un flic et je sais quand on ne me dit pas tout.

5

– Jocelyn, assieds-toi. Oui, tu as raison, je ne t’ai pas tout dit. Peu de temps après ton accident, je ne me sentais pas bien, alors je suis allée à la clinique passer des examens. Puis les médecins m’ont envoyé passer d’autres tests à l’hôpital.

Quinze jours plus tard je suis convoquée par notre médecin, le docteur Bujéot, qui m’annonce que j’ai un cancer de l’utérus et qu’il faut m’opérer le plus tôt possible. Deux semaines plus tard, j’entrais à l’hôpital. Tout s’est bien passé. Le médecin me rappelle un mois plus tard pour me dire que tout est beau et qu’il n’y a plus de trace de cancer.

– Mais après trois mois, j’ai recommencé à avoir des douleurs dans le bas du ventre. Je me retrouve donc à nouveau devant le docteur Bujéot. Comme il ne trouve rien à l’examen, Il me renvoie à l’hôpital, où je passe encore une batterie de tests. Trois jours plus tard, le docteur Bujéot me convoque pour me dire que le cancer est réapparu et s’est étendu sur une partie des intestins et qu’il n’y a plus rien à faire. Il me conseille quand même la chimio pour me donner un peu plus de temps.

Je suis là devant Camille, ne sachant que dire, abasourdi par cette nouvelle.

– Il te reste combien de temps ?

– Entre six et huit mois, peut-être un an.

Un grand silence s’installe entre nous avant que je réussisse à parler.

– Théo est au courant ?

– Non, je ne sais pas comment lui annoncer.